

## **Lettre de l'Abbé André PEYRE au bulletin « Le Lien »**

Mes chers amis,

C'est une grande joie que m'a apporté « Le Lien » à mon retour d'Allemagne ; pouvoir de nouveau reprendre contact avec vous, pouvoir continuer encore ensemble l'œuvre que nous avons commencée aux chantiers.

Je veux tout d'abord vous adresser un mot de remerciement. Je sais que durant mon séjour en Allemagne, vous avez pensé à moi, vous avez prié pour moi, et il n'est pas exagéré de dire que vos prières et vos sacrifices m'ont fait bénéficier d'une protection toute spéciale de la Providence. Quand je voyais disparaître tour à tour mes compagnons d'infortune, je me posais quelquefois la question : Pourquoi eux et pas moi ? Pourquoi ce jeune père de famille avec qui nous avons fait le voyage d'Alsace en Allemagne a-t-il succombé d'une maladie de coeur peu de jours après notre arrivée au camp ; pourquoi ce jeune prêtre parisien a-t-il été emporté en quelques jours par l'épidémie du typhus ; pourquoi ce jeune novice franciscain est-il mort de faim sur les cadavres de ses camarades dans le wagon qui l'amenait au camp ; pourquoi tant d'autres ont-ils succombé sous les coups de la misère, de la maladie, du froid, de la faim, des mauvais traitements, et moi ai-je traversé, sans trop d'égratignures, cette antichambre du four crématoire ? Pourquoi eux et pas moi ? Et au moment où je faisais ces réflexions, ma pensée se portait sur ceux qui, en France, priaient pour moi. La réponse montait tout naturellement à mon esprit : C'est à eux que je le dois. Aussi est-ce pour moi, aujourd'hui, un devoir de reconnaissance de vous adresser mes plus sincères remerciements.

A la demande de l'Abbé Fouillat, je vais vous faire un bref récit de ma captivité, passant assez vite sur certains points, me réservant d'y revenir plus tard, pour en tirer les leçons nécessaires.

Vous vous souvenez, sans doute, de cette journée du 15 Août 1944 où j'ai quitté le groupement. Pendant que vous célébriez cette fête de l'Assomption, d'une façon si pieuse et si touchante, je me dirigeais vers Paris : voyage pénible qui se passa tout de même sans trop d'encombres.

Le 16 au matin, j'étais au Commissariat général des Chantiers de la Jeunesse. Là, j'eus la confirmation de ce que je pressentais déjà, que le grand responsable de ce qui se passait à Cravant était le trop fameux Kessler. Ce fut l'occasion d'une violente protestation du Chef Bounaix auprès de l'O.T. de Paris. Mais l'O.T. avait d'autres préoccupations plus importantes : la capitale n'était pas en sécurité et elle faisait ses préparatifs de départ pour Verdun.

Que faire ? Attendre la libération à Paris ou essayer de rejoindre le Gpt ?

D'après les renseignements fournis par l'O.T., le groupement 4 devait se trouver à Saint-Dizier. Nous décidons avec le Chef Bounaix de partir immédiatement pour Saint-Dizier et d'essayer de retenir en France les jeunes que les Allemands auraient tenté d'emmener avec eux. Meaux, Epernay, Château-Thierry, Vitry-le-François, Saint-Dizier. A Saint-Dizier, pas de groupement 4, aucune trace de lui. Déception, car nous ignorions votre sort et l'on pouvait toujours prévoir le pire. Ce n'est que quelques jours plus tard à Nancy, que nous apprîmes que le groupement 4 n'avait pas changé de place et qu'il était désormais libéré de ses anciens oppresseurs.

Une seconde fois, je me pose la question : Que faire ? Rejoindre le Groupement 4 ? Impossible : Routes trop encombrées, inutile de traverser la ligne des combats.

Notre tâche n'est pas terminée, me dit le Chef. Il peut y avoir d'autres groupements entraînés dans le mouvement de retraite des Allemands ; il faut s'en rendre compte et, au cas échéant, les retenir à tout prix et, c'est l'exploration de toute la région de l'Est qui continue.

Je me trouvais depuis quelques jours dans une petite ville des Vosges, lorsqu'un matin au moment où j'allais célébrer la messe dans l'église paroissiale, je fus arrêté par trois émissaires de la Gestapo. « Ce n'est rien, me disent-ils, vous allez venir avec nous pour un simple contrôle de papiers d'identité ; dans cinq minutes vous serez libre ». Dans cinq minutes vous serez libre ? Comme ils savent mentir. Mes papiers d'identité ! La Gestapo ne me les a pas demandés, elle n'en avait pas besoin puisqu'elle savait déjà, puisqu'elle était trop bien renseignée. Désormais, je fus considéré comme un partisan, un terroriste qui fait entrer les hommes dans le maquis et les empêche d'aller travailler en Allemagne.

Dans l'usine où je fus conduit, je rencontrais une centaine d'autres détenus arrêtés avant moi. C'est là, dans une grande salle, sous la garde vigilante des S.S. que nous avons passé la journée et la nuit. Nuit terrible durant laquelle, à intervalles réguliers, un officier allemand venait chercher quelqu'un d'entre nous ; c'était pour l'interrogatoire et les plaintes arrachées par les coups de cravache à ceux qui ne voulaient pas avouer ou dénoncer leurs camarades, parvenaient jusqu'à nous.

Enfin, le jour se leva, la journée fut plus calme. Le soir, des camions arrivèrent pour nous prendre. Il était déjà tard, et lorsque quelques minutes après nous franchissions le col de Hans, la nuit tombait.

Il était nuit noire lorsque les camions s'arrêtèrent à l'entrée d'un camp : c'était le camp de concentration de Schirmeck Rauss ! Nous commençons à entendre les aboiements sinistres de ces brutes gardiens des camps de concentration ; nous faisons connaissance avec leurs manières peu civiles. C'est dans l'obscurité qu'on nous fait pénétrer dans une baraque dans laquelle on nous ferme à double tour. Chacun cherche à tâtons une place pour s'étendre. Vaincu par la fatigue, je m'endormis presque aussitôt sans trop songer à quoi le lendemain serait fait.

Les trois semaines passées au camp de Schirmeck ne furent pas trop pénibles. Trois semaines de réclusion dans une baraque d'où l'on ne sortait que pour l'appel et à quelques autres rares circonstances. Nous n'étions pas destinés à y rester, nous n'étions là que de passage attendant un convoi qui nous emmènerait dans quelque bagne d'Allemagne. Et déjà nous apprenions par les anciens du camp ce que serait notre nouvelle vie. Chaque soir nous voyions arriver dans leurs haillons ceux qui venaient du travail. Nous savions que sur cette montagne qui se dressait en face de nous, il y avait le Struthof, le camp de concentration d'où personne ne revenait, d'où, suivant l'expression courante, on ne sortait que par la cheminée. Nous savions qu'il y avait pas loin, Natzwiller où beaucoup de français ont trouvé la mort.

Enfin, un soir, un mercredi soir, nous fûmes désignés pour partir ; 350 hommes quittaient ce jour, le Schirmeck pour le camp de Dachau. Les vivres de route furent distribués : un morceau de pain, un peu de margarine et un bout de fromage et l'on partit pour la gare. Entassés dans des wagons à bestiaux, nous quittâmes Schirmeck vers les sept heures du soir. Nous n'en devions descendre que le samedi. Qui aurait pensé que sur les trois cent cinquante hommes qui faisaient route cette nuit-là pour le camp de Dachau, à peine le tiers reverrait la France.

Le jeudi soir, le train s'arrêta en gare de Stuttgart. Les avions anglais vinrent faire leur visite nocturne et à deux reprises déversèrent sur la ville et la gare, une pluie de bombes. Évidemment nous n'avions droit à aucune protection et on nous laissa sous le bombardement. Il a bien fallu, sans doute, une protection toute spéciale de la Providence pour que notre convoi ne fut atteint par aucun éclat. C'est avec un soupir de soulagement que nous avons quitté le lendemain la gare de Stuttgart pour continuer notre route : Ulm, Augsburg, Munich, Dachau.

N'aurait-il pas mieux valu être englouti sous le bombardement ? Que de souffrances épargnées, que de misères nous n'aurions pas connues. Non ! Il fallait de la souffrance pour racheter les fautes de la France ; il fallait de la souffrance pour compenser sa soif effrénée du plaisir et de la jouissance, et cette souffrance nous allions la connaître ; c'est vers elle que nous nous dirions en marchant vers le « lager Konzentration Dachau ».

C'est un bien-être de pouvoir marcher un peu. Depuis si longtemps, plus de soixante heures nous n'avions fait à peu près aucun mouvement. C'était une joie, de respirer l'air pur, mais l'estomac était vide et jusqu'au soir encore, nous ne devions recevoir aucune nourriture. Demi-heure de marche et voilà l'entrée du camp. En signe de sujétion et d'esclavage, il fallait se découvrir chaque fois qu'on la franchissait.

Nous voilà donc enfin arrivés à destination. Nous voilà sur cette large place du camp où chaque matin et chaque soir se fera l'appel. Quelques camarades circulent dans les allées du camp, mais celui-ci paraît vide ; c'est l'heure du travail. Que faisons-nous là debout pendant des heures et des heures ? Serions-nous oubliés ; n'y a-t-il personne pour s'occuper de nous ?

Les S.S. qui nous ont amenés sont partis. Ils ne s'occupent pas en effet ou du moins ils ne s'occupent qu'indirectement de la police intérieure du camp. Ce sont des prisonniers pour la plupart des détenus de droit commun allemands qui s'occupent de ce travail avec un zèle incomparable. Ils sont reconnaissables au brassard qu'ils portent sur le bras gauche sur lequel on lit « Lager-Polizei ». Ils ne valent guère mieux que leurs confrères S.S. et comme eux, ils savent frapper, ils savent martyriser, ils savent tuer. Ils peuvent frapper, ils peuvent tuer, personne ne leur dira rien, et ils seront bien considérés dans la mesure où ils rempliront leur rôle de bourreau. C'est à eux que nous avons à faire en ce moment. Je parlerai plus loin lorsque je parlerai du travail, je vous parlerai de leurs émules les « Capo ».

Après plusieurs heures d'attente, on nous distribua nos numéros respectifs ; nous ne serions plus désormais que des numéros. N° 117.597 : voilà l'Abbé PEYRE.

Ce ne serait pas suffisant pour supprimer toute personnalité humaine du prisonnier. Plus rien ne doit lui appartenir, il ne doit plus rien avoir qui le distingue de ses camarades. Tout lui est enlevé : vêtements, argent, portefeuille, montre, alliances même pour ceux qui sont mariés. Conduit tout nu aux douches, il y perd encore les quelques cheveux qui lui restent. Une chemise, ou ce qui dut être autrefois une chemise, un caleçon du même genre, un pantalon et une veste : le fameux costume rayé ou bien de vieux effets quelconques, usés, déchirés ; voilà tout ce qu'il reçoit en échange de tout ce qu'on lui a pris. C'est maintenant le véritable bagnard, il n'a plus droit à rien, sinon à travailler et à souffrir, et après plus ou moins de souffrance, après un rendement de travail plus ou moins grand, il ira alimenter les fours du crématoire.

Tout séjour dans un camp commence par la quarantaine, et chaque camp possède ses « blocks » de quarantaine. Cette quarantaine n'a d'autre but que d'abrutir le prisonnier, de lui faire perdre le reste de personnalité qu'il pourrait avoir encore, en l'astreignant à une vie idiote, faite de travaux ridicules, d'ordres et de contrordres, de longues stations debout dans le froid, la neige, sous la pluie. Les chefs de « block » se

chargent de cet abrutissement. Ils savent, eux aussi, manier la matraque, asséner les coups, les coups de poings, envoyer les coups de pied. Quel avilissement ! Quelle dégradation ! On n'était plus que du bétail humain. Le jour, il fallait, la plupart du temps, rester depuis le matin jusqu'au soir, dehors, entassés dans l'espace qui séparait deux baraques, exposés à toutes les intempéries, à la pluie, au froid, au soleil, souvent pieds nus dans des chaussures de bois. La nuit, il fallait dormir entassés les uns sur les autres, dans l'impossibilité de faire un mouvement, dévorés bien souvent par les poux. Il fallait se contenter d'une nourriture insuffisante, et voir ses forces disparaître de jour en jour. Il fallait vivre dans ce mélange pénible d'hommes de toutes les nations, de toutes les conditions.

La quarantaine durait trois semaines, un mois, parfois plus encore. Une fois finie, on pouvait passer dans les « blocks » libres (Quelle ironie !). Désormais, on était bon pour les Kommandos de travail.

Le travail était commandé par les « Capo ». C'étaient encore des prisonniers, la plupart aussi allemands détenus de droit commun. La plupart étaient de vrais bourreaux qui achetaient les faveurs qu'ils avaient, au prix du sang des victimes innocentes qu'ils avaient sous leurs ordres. Eux aussi, ils pouvaient frapper, ils pouvaient tuer, personne ne leur reprocherait leurs crimes.

Pour ma part, je n'ai jamais appartenu à ces Kommandos terribles comme il en existait dans les camps de concentration et qui engloutissaient des centaines et des centaines de vies humaines : carrières, usines souterraines, etc..... J'ai pu travailler à l'air pur, dans les champs qui servaient à l'alimentation du Lager. Évidemment, parfois, cet air pur se changeait en bise glaciale, en bourrasque de neige ou en pluie fine, mais nos gardiens S.S. estimaient que ce n'était pas fait pour nous incommoder ou nous empêcher de travailler.

Le camp de Dachau, par un privilège inouï, possédait une chapelle exclusivement réservée pour les prêtres qui étaient rassemblés dans la plate-bande où elle se trouvait. Comment nos chers S.S. si ennemis du spirituel et du surnaturels en étaient-ils arrivés là, comment avaient-ils pu permettre, eux qui défendaient aux prêtres, sous les peines les plus graves, tout exercice de leur ministère ? Il fallait bien tromper l'opinion et prouver qu'ils étaient indulgents. À Dachau, comme partout ailleurs, le ministère sacerdotal était interdit et ceux qui n'étaient pas prêtres n'avaient pas le droit d'entrer dans la chapelle où chaque matin à 4 heures, immédiatement avant l'appel, se célébrait une messe. Cela ne nous empêchait pas de porter le Christ, en cachette bien sûr, à ceux qui le désiraient. Le Christ seul pouvait apporter à ces hommes souffrants, et méprisés, la vraie consolation et la force nécessaire. Il pouvait seul apporter la suprême consolation à ceux qui allaient mourir dans la misère, le dénuement, sans bien souvent aucune consolation humaine.

La mort ! Elle régnait en maîtresse, surtout à certaines époques. Durant les huit mois que j'ai passés là-bas, environ quinze mille hommes sont morts. Et le camp de Dachau n'était pas l'un des plus vastes, puisqu'en période normale, il ne comptait que vingt-cinq à trente mille prisonniers. Le four crématoire était toujours en action, la matière à brûler ne manquait pas. Et il ne pouvait en être autrement. Si vous aviez pu voir ces cadavres ambulants qui peuplaient les camps de concentration, ces hommes qui n'avaient plus que la peau et les os et ne tenaient à la vie que par un fil !

Le moindre souffle était capable de les terrasser. Jusqu'au mois de Janvier, Février et Mars, l'épidémie de typhus s'abattit sur le camp : ce fut une véritable hécatombe. Les cadavres étaient entassés pêle-mêle devant le « block », chargés comme des bêtes crevées sur un chariot qui les menait au crématoire. Lorsque les Américains arrivèrent, le camp était un véritable charnier. Plus de deux mille cadavres entassés devant le four crématoire ; en gare du camp, des wagons remplis de cadavres.

*Lettre de l'Abbé André PEYRE au bulletin « Le Lien »*

Vision d'horreur... Que de choses encore sur lesquelles je passe et qui resteront la honte d'un peuple : chambres à gaz, tortures, pendaisons.

Il faut tout de même que tout cela se sache. Non pas pour exciter l'esprit de vengeance et de haine, mais pour montrer au monde les résultats d'une doctrine qui veut faire fi du Christ et de sa religion, qui méconnaît la dignité et le grandeur de la personne humaine, car ces atrocités ne sont pas l'œuvre d'un peuple mais d'une doctrine. On a vu des choses semblables en Espagne il y a quelques années, on voit encore des choses semblables de nos jours dans certains pays d'Europe: Quand on ne connaît plus la vocation sublime et grandiose de l'homme, on en arrive là.

« Il faut faire souffrir aux Allemands ce qu'ils nous ont fait souffrir », ai-je souvent entendu dire. Non. Nous tenons encore à garder notre dignité et nous ne voulons pas nous ravalier au niveau de ceux qui au mépris de toutes les lois divines et humaines ont martyrisé, avili, dégradé ce qu'il y a de plus digne au monde : l'Homme.